Document generated on 07/12/2025 4:44 a.m.

Rabaska
Revue d'ethnologie de l'Amérique française

L'habitant et le médecin de campagne. Portraits anciens
The tiller of the soil and the country doctor. Portraits from the past

André Gaulin

Volume 20, 2022

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1093894ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1093894ar

See table of contents

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)
1916-7350 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gaulin, A. (2022). L'habitant et le médecin de campagne. Portraits anciens. *Rabaska*, *20*, 163–171. https://doi.org/10.7202/1093894ar

Article abstract

These interviews present two twentieth century residents of Île d'Orléans. Both are named Gaulin, although their only family connection dates back to the arrival, circa 1651, of their common ancestor, François. First comes Daniel Gaulin (1905-1989), a longtime inhabitant of the village of Saint-Jean, who tells of trips to the market in Québec City before the construction of the island bridge, of mortuary rituals in the past and finally of the subtle changes brought about in rural life due to the arrival of electricity. The testimony of Doctor Robert Gaulin (1905-1987), who chose to practice his profession in his family's ancestral parish of Sainte-Famille, illustrates the efficient role doctors played as front-line workers, at a time when they prioritized attending to an abundance of childbirths. It shows how time was considered an important healing factor, while hospitalization was reserved for specific, often fatal, diseases.

© Société québécoise d'ethnologie, 2022

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'habitant et le médecin de campagne. Portraits anciens

André Gaulin
Professeur émérite

À l'occasion des nombreuses fêtes de famille qui eurent lieu particulièrement pendant les décennies soixante-dix et quatre-vingt du vingtième siècle, les Gaulin célébrèrent aussi leur ancêtre, François Gaulin, le 2 août 1980. Venu vers 1651 de Saint-Martin-du-Vieux-Bellême dans le Perche, François épousa Marie Rocheron à Québec en 1657. Le couple tint maison à Sainte-Famille de l'île d'Orléans. Sous la direction de Louis-Marie Gaulin, la fête des Gaulin connut un grand succès : 800 inscrits, activités réparties à Saint-Famille, Saint-Jean et surtout Saint-Laurent, participants venus du Québec, de l'Ontario français, des États-Unis et même de Paris, cahier commémoratif, vite épuisé, tiré à onze cents exemplaires avec textes historiques et photos[1]. C'est de ce document de la fête du 2 août que sont tirées les deux entrevues qui suivent sur deux Gaulin habitant l'île d'Orléans, témoins et acteurs de « la vie ancienne », soit Daniel Gaulin (1905-1989), cultivateur de Saint-Jean, et Robert Gaulin (1905-1987), médecin de campagne à Sainte-Famille.

Pour une meilleure compréhension du texte, il convient de savoir que l'interviewer, André Gaulin, est le neveu de Daniel Gaulin et fils de Gérard, frère aîné de Daniel. Le meneur de l'entrevue est sans parenté avec le docteur Robert Gaulin, issu d'une sous-branche de l'ancêtre unique des Gaulin d'Amérique.

Daniel Gaulin, habitant de l'île d'Orléans

Daniel Gaulin (1905-1989) garde un souvenir vif, une mémoire fidèle de ses frères : l'aîné, Gérard, le boucher dont la maison de ville, à Québec, se faisait havre d'accueil pour ceux de l'île ; Paul-Émile, le menuisier habile à l'œil rêveur et moqueur ; Joseph-Étienne, le drôle et savoureux homme de Beauport ; Théodule, enfin, le conteur et parleur qui faisait aussi chanter le

1. En collaboration, *Fête des familles Gaulin*, Île d'Orléans, 2 août 1980, Québec, juin 1980, 117 p.

Daniel Gaulin, jeune homme

bois. Lui-même, Daniel, aurait volontiers fait un menuisier. Il avait travaillé un an et demi avec son frère Paul-Émile et le beau-frère Albert Vaillancourt, menuisiers de Saint-Laurent. Il a même bâti sept granges et huit maisons. Mais il continua la lignée terrienne sur la terre héritée de Théodule, son père, qui la tenait lui-même du Gaulin, boulanger venu de Saint-François, Pierre Gaulin. De même que Pierre-Claude Gaulin, François-Xavier et Antoine, tous trois tailleurs pour hommes et pour dames de Québec, laissaient la terre à Théodule, son père, de même, il pourrait passer le relais ancestral de la terre de Saint-Jean à son fils Marc.

Daniel Gaulin reste un acteur de la tradition vivante. Bel homme Gaulin, fier, têtu mais doux, dont les yeux profonds, liquides, laissent flotter l'humanité de toute une lignée ; il parle franc, le vieux parler français comme un percheron fait les labours de fond. Il porte en ses vieux mots prononcés souvent à

l'ancienne, la ténacité, la vigueur, la bonhomie, l'humour et la joie de vivre en toute harmonie avec son temps.

Souvent, j'ai interrogé cet homme que j'admire. Il est un peu mon père que j'ai à peine connu. Il me révèle à moi-même et me traduit dans ses mots à lui, miroir qui nous est secourable. Sa voix grave contraste avec la vivacité de ses yeux. Son visage buriné par les saisons reste la plus belle des sculptures de la vie. Une intelligence fière, un sens de l'économie, une vie toute de travail qui ne l'a pas frustré, loin de là.

Ainsi me parle-t-il de son père, de son grand-père, de la terre qui l'a fait vivre avec les siens. Marguerite Noël, si semblable à lui, à ses côtés. Il évoque la maison ancienne des Gaulin, une longue maison de soixante pieds par vingt-sept (18 par 8 m) dans laquelle le grand-père Pierre vint vivre avec Marie-Angèle Pouliot, les trois autres filles du bien Pouliot ayant épousé des gars de Saint-Ferréol. En 1903, on fit une nouvelle maison, l'actuelle en fait, en partie sur le site de l'ancienne, mais un peu plus au sud et à l'ouest. Histoire de s'éloigner de la grange – gare au feu – que l'on reconstruit plus au nord en 1905, l'année de sa naissance, en février, et de la mort du grand-père, à l'automne.

Maison des Gaulin construite en 1903
Croquis de Jean-Guy Gaulin

La mémoire de Daniel Gaulin est remplie de petits détails. Ainsi, cette grange de quatre-vingt-dix pieds (27,4 m) dont le solage avait été fait à l'automne 1904 coûtera quatre-vingt-dix piastres. Cléophas Simard, qui la construira, ne gagnera pas un dollar par jour : il la livrera avec les « pavés » de vaches, les colliers compris et les auges creusées. Du travail, et bien fait.

Tous les poteaux sont « mortoisés » avec chevilles de bois. Et quarante mille bardeaux à poser ! Quant à François Blouin, il fera les plans de la nouvelle maison qu'il construira. Ce même Blouin, un peu ménétrier, sculptera le violon de Gérard dont a hérité son fils Jean-Guy, le chansonnier. La pierre de la vieille maison, qu'on aurait pu restaurer, servira à faire les piliers du nouveau pont de fer sur la rivière Maheu, attenante. C'est en 1910 que cette pierre sera vendue pour presque rien et qu'il faudra de plus casser et charroyer !

Que de renseignements précis et précieux. Le nom des tantes, sœurs du père : Adeline, mariée à Paul Lachance ; Philomène, restée fille (la tante « Lafine » de notre enfance, retirée à l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur) ; Emma, mariée à Joseph Lachance, amie de Françoise et Madeleine, deux femmes courriéristes de l'époque et qui écrira elle-même sous le pseudonyme « Nid de fauvette au cœur brisé ». Ou encore le nom de rue de la résidence de l'oncle et tailleur Pierre-Claude, la rue Richelieu, dans le faubourg Saint-Jean-Baptiste, près de la Côte d'Abraham. Et que dire de ces détails du prix gagné par heure à la construction des granges ou maisons : trente-cinq sous pour la maison de Léandre Lapointe ; quarante pour la grange de Rodolphe Blouin, le plus haut prix payé alors ayant été de quatre-vingt-dix sous. Comme un homme de la ville moderne, il me plaît d'interroger l'oncle Daniel sur le marché, sur les morts, sur la vie traditionnelle.

Les morts !

Pendant trois ans, Daniel Gaulin s'occupa des morts mâles du Canton, expression qui décrit le pays allant de la rivière Lafleur à l'ancienne école de Saint-Laurent, soit le « haut » de Saint-Jean et le « bas » de Saint-Laurent. Les noms sont précis, les anecdotes vives. Il n'était pas facile de raser un mort pour la première fois. Ce contact froid avec la mort. Cette attention à ne pas le couper en le rasant, sans quoi, gare aux bleus.

Dès la demi-heure qui suivait la mort, il fallait laver, changer, raser le mort, l'habiller, le coucher sur les tréteaux. Rien n'était jamais prêt, par respect pour l'heure de Dieu. Il fallait encore choisir la tombe chez Nestor Blouin. Ou plutôt un cercueil qui s'élargissait à la hauteur des épaules et s'effilait aux extrémités. Besoin était de deux heures pour garnir ce cercueil de satin à l'intérieur et le plus généralement de tissu blanc à l'extérieur. Parfois, et c'était plus cher, une vitre.

Et ces jours de deuil étaient souvent lourds. On veillait le mort jour et nuit. Les proches parents soulevaient le suaire placé sur le visage qu'ils aspergeaient avec un rameau. On priait, le chapelet en entier, régulièrement. On veillait la nuit avec l'obligation de nourrir son monde. Les hommes avaient souvent leur « petit boire » avec eux, qui alternait avec le chapelet. Ainsi,

une certaine fois, des veilleurs guillerets firent-ils boire au mort, à l'aide d'un entonnoir, son dernier petit flasque ! Tout cela avant l'embaumement qui ne vient que vers 1933. Les scènes étaient donc souvent pénibles. La senteur, puis le liquide à essuyer ! Telles ces funérailles où personne n'osa entrer dans l'église à cause de la puanteur. Et cette cérémonie du matin des funérailles où il fallait déposer le mort dans son cercueil et forcer un peu ou même beaucoup pour visser le couvercle qui faisait la longueur du cercueil.

Encore ici, des anecdotes précises. L'oncle Paul-Émile qui blêmissait, lui, fort et costaud, et ne voulait pas prendre la tête molle et suintante que devait tenir l'oncle Daniel. Du grand-père Théodule, père de Daniel, mort à la suite d'une pleurésie compliquée, semble-t-il, d'une hémorragie qui avait suivi la paralysie de la jambe gauche, des détails qui font revivre une époque triste : on avait mis dès le dimanche (Théodule était mort au début de la nuit du dimanche de la Passion) le corps dans une tombe vitrée. Mais le visage était démesurément enflé. Il avait fallu fermer la tombe, puis la porte de la chambre. On entendait craquer le linge. On avait dû ceinturer de broche la tombe à trois endroits ! « Pour les familles, ça, c'était terrible. Quand on a changé là-dessus, ça été une bonne affaire. »

Ces détails peuvent paraître morbides, et ils le sont, mais, alors, ils faisaient partie des choses de la vie, et de la mort. Ils traduisaient bien cette distance fragile de la vie à la mort qui n'était pas fardée. Ils alimentaient peut-être aussi, dans une paroisse où il y avait quatorze ou quinze morts l'an, une religion austère, voire vorace. Heureusement les cycles de la vie, des saisons, reprenaient leur cours, pour les jeunes générations, en tout cas. La semence jetée en terre et qui pourrissait donnait à nouveau la vie, les fruits, les légumes. Et conduisait aux marchés de la ville.

Les marchés

L'oncle Daniel a commencé à vendre au marché de la basse-ville de Québec (près du marché Finlay), puis au marché Saint-Roch en 1933, et cela jusqu'en 1976. Il voyageait d'abord à partir du quai de Saint-Jean, dans le bateau à Coulombe. Il fallait attendre la marée de nuit pour partir. Puis, avec le pont de 1935, Georges Blouin, camionneur, chargeait et déchargeait le stock. Parfois, la police arrêtait en route les gais lurons éméchés : force était alors d'attendre un peu pour reprendre leur chemin.

Les fraises se vendaient toutes, généralement, pendant l'avant-midi. Un temps, on les vendit même directement à la compagnie Cantin. Pour les patates, c'était souvent plus long. Il fallait attendre le soir. Ainsi, ce jour de marché commencé à sept heures du matin nous voyait arrivés à dix heures trente du soir avec seulement quatre poches vendues.

Sans compter que les citadins marchandaient souvent. Ces derniers pouvaient encore acheter de la viande, des quartiers de bœuf ou de lard, un jambon, une épaule, une tête, des poules « tout rond, puis plumées, puis vidées ».

Et la vie traditionnelle ?

L'oncle Daniel l'a déjà décrite avec les morts, le marché, le besoin de travailler un peu à la construction comme revenu d'appoint. À ce titre, Daniel Gaulin fut vendeur de « licences » pour la pêche dans tous les comtés de Montmorency et de Québec. Le marché européen surtout consommait nos anguilles.

La vie maritime, avec le quai de Saint-Jean surtout, fournissait maints événements. Ainsi cette goélette échouée près de l'endroit où se trouve aujourd'hui le Vacancier[2] : « Y t'avait d'la contrebande dans ça ! ». Et le tout disparaissait dans les chaloupes. Ainsi donc, la boisson circulait. Certains avaient leur alambic. On faisait de la « flacatoune », « d'la poison », ni plus ni moins. Et puis, on buvait bien un peu. Quand on achète un baril de whisky blanc pour passer l'hiver, tu le passes. Ce petit blanc servait alors pour les veillées nombreuses. Ça rinse bien un dalot !

L'électricité, arrivée avant le pont, vers 1932-1933, devait aussi changer la vie. L'oncle Daniel, qui l'eut en 1942, fit une bien belle chose : il acheta une laveuse aux femmes qu'il ne voulait plus voir peiner « de laver à bras ». Et le reste de son argent servit pour un appareil de radio de trente dollars. « Ça nous faisait veiller plus » (prononcé « plusse »).

Avant ça, on lisait le journal, un à la fois, près de la lampe à l'huile. D'abord L'*Action sociale* du vendredi, plus épaisse. Plus tard, quotidiennement, *L'Événement* qu'on allait chercher au bureau de poste de la rivière Lafleur. Douze dollars pour un an. Et pendant un certain temps, *Vers demain,* dans le temps où c'était un vrai journal créditiste[3].

L'oncle Daniel finit bellement son règne, toujours près de la terre où il sarcle encore son grand jardin, ou se berçant près de la fenêtre qui lui ouvre toujours grand son fleuve Saint-Laurent. « Ça a changé assez pour que papa, s'il arrivait, il s'reconnaisserait plus pantoute. C'est plus le même travail, c'est plus la même chose, c'est bâti partout. Y a plus de chevaux, les cultivateurs ne marchent plus, ils travaillent tous assis. Tu sais, c'est complètement reviré ».

Pourtant Daniel Gaulin n'est pas un nostalgique. Il est fier de son 40 % de oui au référendum ; il admire beaucoup la jeunesse, il trouve admirable le travail des médecins et des infirmières dans les hôpitaux. Il suit le train du monde avec son œil bienveillant et malicieux. Bienveillant, c'est un tendre

2 Le Vacancier était une originale station balnéaire, avec salle à manger, piscine qui dura principalement de 1930 à 1960. En bref, on disait La Plage.

3. *Vers Demain*, « Journal de Patriotes Catholiques. Pour la réforme monétaire du Crédit Social », fondé par Louis Even et Gilberte Côté, publié depuis septembre 1939.

qui aime la vie et le monde ; malicieux, il n'est pas de la dernière couvée de ceux qui croient que le monde commence avec eux. Daniel Gaulin, dit Daniel à Théodule à François, salut !

Robert Gaulin

Robert Gaulin, médecin de campagne

Petit homme, racé, nerveux, à la parole vive qui éclate souvent en rires, le docteur Robert Gaulin (1905-1987) exerce son métier de médecin depuis plus de quarante ans dans l'île d'Orléans. Il est né à Saint-Odilon de Cranbourne : ses ancêtres sont passés de Sainte-Famille à Saint-François, de là à L'Islet et dans la région de Montmagny, puis à Sainte-Marie de Beauce, lui-même et les siens devant essaimer vers Princeville où ses frères ont fondé une briqueterie. Robert Gaulin, Mercier par sa mère (une Mercier de Saints-Anges de Beauce), fit d'abord son cours commercial à Beauceville, chez les frères maristes. Il devra à sa grand-mère, sa marraine, une partie de son instruction, car il était difficile alors d'accéder aux études, sans argent, ou sans vouloir faire un prêtre.

Il poursuit ainsi ses études au petit séminaire de Québec. Comme il arrive en éléments latins à seize ans et qu'il sait tout des matières au programme, il peut donc étudier le latin, puis le grec, par étapes forcées et finir son cours classique en sept ans seulement. Alors, il poursuivra ses études médicales pendant cinq ans. À partir de la troisième année, chaque avant-midi du cours

se passe dans la pratique hospitalière. Robert Gaulin paiera ses études grâce à un petit héritage de sa grand-mère, grâce à son travail d'été comme guide touristique à Québec, grâce aussi à maints petits moyens ingénieux de faire quelques sous : ainsi, la vente à l'abattoir de Princeville de quatre cents lièvres pris en quinze jours.

Ses études terminées, Robert Gaulin apprend par un camarade médecin originaire de Saint-Pierre en l'île (le docteur Côté) que le docteur Perrier quittera bientôt la pratique à Sainte-Famille. Il prend donc le bateau pour l'île, fait quelques tournées des malades avec le docteur qui quitte. C'est ainsi qu'il lui succède le 17 septembre 1934. Il loue pendant trois ans la maison du docteur Perrier et continue d'exercer la médecine de celui-ci : pour tout bagage, son cœur au ventre et une voiture de 225 dollars.

À l'occasion de la vente de la maison du docteur Perrier en 1937, le nouveau médecin de Sainte-Famille achète six arpents de la terre ancestrale de François Gaulin, une terre accotée sur celle de la fabrique. Le médecin y bâtira sa maison, plantera deux cent vingt-cinq pommiers et de nombreux arbres sur ces arpents nus jusqu'alors cultivés. Au bout de l'espace acheté, près du cap, les restes du premier solage de la maison de François Gaulin : c'est là, près du fleuve, que la première église de l'île (construite en 1661) et les premières maisons habitées s'échelonnent. On accède alors à ce premier lieu de peuplement par la route qui va jusqu'à Sainte-Anne de Beaupré. De là, on traverse le fleuve en embarcation. Voilà ce qui explique pourquoi François Gaulin qui épousera Marie Rocheron, se mariera à Québec le 25 septembre 1657, soit quatre ans avant qu'il n'y ait une église sur l'île. Il faut rendre hommage au docteur Gaulin d'avoir su, dès 1937, identifier la terre ancestrale des Gaulin et fournir des renseignements précieux sur Sainte-Famille.

Le premier acte médical de Robert Gaulin sera un accouchement. C'était la grande spécialité d'un médecin de campagne puisque ce médecin de l'île en pratiquera quatre mille cinq cents. En général, les enfants vivent parce que les femmes, en bonne santé, se nourrissent bien. Peu de cas difficiles : un bébé bleu de quatorze livres qui ne vivra que cinq heures (la mère est diabétique), un hydrocéphale, puis un « gros ventre », des cas que l'on réfère à l'hôpital. Les femmes ne se faisant pas suivre généralement, ces cas rares sont d'exceptionnelles surprises. De sorte que la mortalité infantile est fort faible. De même, on est toujours assez ingénieux pour éviter les césariennes.

Le rôle d'un médecin de campagne de l'époque, c'est d'aider la nature. Aujourd'hui, on multiplie les médicaments. Mais alors, on tente de ne pas nuire aux malades et on laisse le temps faire son travail. Ainsi, une pneumonie dure dix jours : l'important consiste à soutenir le cœur et à donner de l'air. Les autres maladies courantes sont les bronchites, l'arthrite (l'île est très humide). Peu de cancers ou de crises cardiaques. Et des dents à arracher !

Robert Gaulin, puiné de quarante ans du notoire docteur Bonenfant de Saint-Jean qui l'aidera et qu'il assistera aussi, fait partie de cette lignée de médecins de campagne qui sont au service de tous, sept jours par semaine et vingt-quatre heures par jour. Ainsi, il est arrivé que le docteur Gaulin soit quatre jours et quatre nuits sans dormir. Malgré cela, Robert Gaulin aime son métier qu'il préfère à celui de résident dans un hôpital. C'est à ces médecins que sont référés tous les cas de chirurgie et les cas problèmes : il n'empêche que ces cas, même à l'hôpital, restent souvent problématiques. Ainsi, que faire contre la poliomyélite qui, à l'époque, était un virus sans vaccin pour le combattre. Pendant que Robert Gaulin sauvera, à domicile, un des enfants atteint de ce virus, il perdra son fils frappé aussi et pourtant soigné à l'Hôpital civique. À ce titre, le médecin qui soigne, guérit, fut pourtant éprouvé. Sa première femme, une Irlandaise connue alors qu'il était guide touristique, va mourir jeune. Le seul fils de ce premier mariage, devenu cistercien à Rougemont, se noie à trente-huit ans.

Que pense Robert Gaulin de sa vie pleine, active ? Elle lui a convenu et il la referait ainsi. Il fut un homme heureux, dynamique, qui a soigné les malades sans tenir compte des couleurs politiques (le bleu et le rouge) qui démarquaient les familles d'alors. Afin de rester neutre, le docteur refusa même l'offre de devenir maire de Sainte-Famille.

Cela ne l'empêche pas d'être profondément acquis à l'idée d'indépendance du Québec. Depuis Lionel Groulx, dit-il. « Notre État français, nous l'aurons », avait prophétisé le prêtre-historien. Le drapeau du Québec flotte au-dessus de sa maison. « J'affiche ainsi mes couleurs », dit-il. Avec 41 % de Québécois qui ont dit oui, ça promet. Le médecin septuagénaire est convaincu qu'on ne changera pas les Anglais, de négociation en négociation. D'autre part, « les Canadiens français se déniaisent. Ça viendra ».

Robert Gaulin a l'enracinement et l'entêtement d'un Gaulin. Il veut vivre son troisième âge sur son bien à lui, un terrain plein de fleurs, orné d'arbres splendides et de lilas qui éclatent. Il cultive même les champignons, un violon d'Ingres de jeunesse. À preuve, un magnifique livre sur la mycologie, acheté en 1934. Le médecin est du côté de la vie. Dans l'État de New-York, avoue-t-il, on avorte un fœtus de six mois. Il montre un bocal dans lequel flotte un fœtus de deux mois et demi : un petit enfant bien formé de sexe masculin. Dans le garage, un beau squelette, comme il dit, avec un crâne qui a gardé de beaux cheveux roux. Ce doit être un Gaulin, pense le docteur, qui l'a retiré de sous l'église où l'on inhumait des morts.

C'est peut-être ce qui rend l'homme vif, sympathique, si attachant : d'avoir agrandi quotidiennement les frontières de la vie. Robert Gaulin, dit Robert à Robert à François, salut !